

AUTOUR DE L'ASSOMMOIR D'ÉMILE ZOLA

Un personnage : Gervaise

L'hérédité

L'objectif est de mettre en relation le projet de Zola pour le personnage de Gervaise tel qu'il apparaît dans l'ébauche et dans les notes préparatoires sur les personnages avec sa réalisation dans le roman.

Il est possible, à partir des feuillets manuscrits, de déterminer le profil de l'héroïne (son portrait physique, sa filiation, les objectifs qu'elle poursuit dans la vie ...), de lui créer un *curriculum vitae* avant d'observer les procédés mis en place par l'écrivain pour parvenir à son but. C'est dans ce sens que l'anthologie des portraits de Gervaise peut être utilisée. Organisée chronologiquement, elle reprend les grandes étapes définies par Zola et présente Gervaise vue par elle-même, par les autres, et à chaque fois aux prises avec les difficultés que son créateur lui invente.

Analyse du projet...

À partir des feuillets 158 à 161 de l'ébauche et 120 à 122 de *L'Assommoir*, analyser :

L'hérédité. Quelle est l'hérédité de Gervaise ? Quelle caractéristique physique, prévue et délibérée, sera l'indice de sa filiation ?

Comparer le projet à sa réalisation

Après avoir recherché dans les feuillets de l'ébauche et les notes sur les personnages, la conception que Zola a de l'hérédité et plus précisément de l'hérédité de Gervaise, montrer comment cette conception prend forme à travers cette série d'extraits :

- Gervaise et sa mère : même origine, même destin (texte 3)
- Premiers signes d'embonpoint... (texte 8)
- ...qui se confirment : "Avec ça, elle grossissait toujours." (texte 17)
- Portrait de l'ombre : "une ombre énorme, trapue, grotesque tant elle était ronde." (texte 22)
- Premiers verres d'eau-de-vie (texte 16)
- Les effets sur Nana : Gervaise va pour la première fois dans la chambre de Lantier sous les yeux de Nana (texte 10)... qui le rappelle à sa mère : "Fiche-moi la paix, fallait pas me donner l'exemple !" (texte 19). Et Nana confirmera ses prédispositions en devenant courtisane.

Le roman doit être ceci : Montrer le milieu peuple, et expliquer par ce ~~milieu~~ milieu les mœurs peuples ; comme quoi, à Paris, la sottise, la débauche de la famille ~~de~~ les coups, l'acceptation de toutes les hontes et de toutes les misères vient des conditions mêmes de l'existence ouvrière, des travaux, du non, du promiscuité, des laisser-aller, etc. En un mot, un tableau très exact de la vie du peuple avec ses ornières, sa vie laide, son langage grossier ; et ce tableau ayant comme dessous - sans thèse cependant - ~~le~~ le sol ~~de~~ particulière dans lequel poussent toutes ces choses. Ne pas flatter l'ouvrier, et ne pas le voir avec une réalité absolument exacte. Au bout, la morale se dégageant elle-même. Un bon ouvrier ~~montre~~ fera l'exposition ou plutôt non ; ne pas tomber dans le Manuel. Un effroyable tableau qui portera ~~sa~~ tableau sa morale en soi.

Ma germaine Macquart doit être l'héroïne. Je fais donc la femme du peuple, la femme de l'ouvrier. C'est son histoire que je conte. Son histoire est elle-même. Elle a été sauvée de Pluvinet à Paris avec son amant Laurent, dont elle a deux en-

160
Arrivé à Paris en 1880. Abandonné par
Lautier. Resté seule avec deux enfants, l'un de
huit ans, l'autre de quatre ans. (La scène de l'abus-
don, les enfants, etc.)

La rencontre de Coujean ^{ou sait qu'elle était avec} quelque part de Typique.
Le mariage (Typique aussi) Le premier temps du
mariage. Les premières raclées.

La réussite de Germaine qui parvient à s'établir
avec petite boutique de blanchisserie. A côté de son
ancienne patronne. La jalousie de celle-ci, poussant à
un dévouement tragique.

~~La réapparition~~ La vie dans la petite boutique.
Coujean ne faisant plus rien. Les ouvrières.

La réapparition de Lautier. Détails sur les
travailleurs (quartier de la Bièvre.) Vie extraor-
dinaire de l'amant dans le mariage. Coujean abrutie,
buvant. Lautier ~~rapporte~~ s'expliquant: « Les enfants
sont à moi et c'est le pauvre. Je puis bien venir les
embrasser. » Ou mieux encore, c'est Coujean qui l'a-
meine. Un vieil ami. Alors, peu à peu les deux
hommes se mettent à vivre sur Germaine. Montpar-

celle-ci recintout y puis s'abandonnant peu à peu. ¹⁶¹

Alors la misère lente de la petite boutique Gervaise est obligée de se remettre chez les autres, après avoir perdu ses pratiques une à une. Coupeau va mettre le linge des autres au Mont-de-piété, etc. - Quand Gervaise travaille chez les autres, la misère s'accroît, les jours sans pain.

La misère brame pour finir. Je fais mourir Gervaise tragiquement, ou plutôt je la montre mourant à 41 ans, épuisée de travail et de misère.

Gervaise doit être une figure sympathique. Autrefois, à Plaines, sa mère la faisait boire de l'anisette, et elle a été grosse de Lantier à 14 ans. Expliquer ce commencement. Elle est de tempérament tendre et passionné, voilà pour la faute. Quant à l'ivrognerie, elle a bu, parce que sa mère buvait. Mais au fond, c'est une bête de femme dévouée comme sa mère. Elle est la reproduction exacte de Fiac au moment de la corruption (même plus tard je la fais grossir comme sa mère.) Elle est bancale,

128

Gervaise, née en 1824, 22 ans en 1850, bancable de nais-
sance, la aisse droite déviée et amaigrie, reproduction héréditaire
de brutalité, que sa mère avait eue à endurer dans une leure
de lutte et de soulerie furieuse, grande fille fluetto, avec
une jolie petite face ronde; son infirmité est presque une
grace; - a un enfant à quatorze ans, Claude, de Lantier
ouvrier tanneur à peine âgé de dix-huit ans; quatre ans
plus tard en a un autre enfant Etienne; - se sauve à
Paris avec son amant ~~Lantier~~ ^{dans les premiers jours de février}, en ~~arrivant~~
1850; Claude a huit ans et Etienne quatre ans; -
est abandonné par ~~Lantier~~ ^{Lantier} trois mois après son
arrivée, dans les premiers jours de ~~février~~ ^{mai}. A ce propos, voici
l'histoire: ils sont descendus à la Villette, sur le boulevard
extérieur, dans un hotel, les deux amants et les deux enfants.
Lantier est, très ~~pas~~ gâté par sa mère, une maîtresse est de ces
femmes, et venu à Paris, avec le petit héritage qu'elle
lui a laissé, très peu de chose, dix-sept cents francs
par exemple. Avec cela, il devait établir Gervaise, lui-
même devait travailler, non pas de son état de tanneur,
dont il a un peu honte, mais travailler à placer des
produits du midi. Pourtant, ils sont restés à l'hotel
et ils ont tout mangé sans savoir à quoi; après trois

mon, le voyage, l'hôtel, les plaisirs, ont mangé les dix-
sept cent francs. Gervaise ~~est tout de suite entrée~~
~~à la besogne~~ s'est tout de suite mis courageusement
à la besogne. Elle fait tout ce qu'elle peut. Elle est
surde de l'ouvrage. En attendant elle lave le linge
de la famille. J'ouvre donc la scène un jour où elle
est allée laver le linge, le jour même de l'abandon,
les enfants peuvent venir dire que « Papa » a emporté la
malle, après avoir mis tout dedans. Lantier s'en va
avec une ouvrière de madame Fauconnier, la grande
~~Augustine~~ ^{Augustine}, une belle fille, qui peut venir la voir.
« Est-ce que je sais où il est votre homme » ou bien
ou contraindre la tranquille impudeur, oui, j'en ai pris
après ? La bataille a coupé de Cattoire. Gervaise s'en
va, pleurant avec ses deux enfants, une dame chaque
main. Ensuite elle entrera chez madame Fauconnier.
— Je fais donc de Gervaise une grande jeune femme
de 22 ans, non ^{si jolie} pas jolie, mais intéressante de
figure. Je l'examine d'avoir eu de l'amitié avec
sa mère et de s'être livrée à Lantier à quatorze
ans. Une bonne nature en somme, la reproduction
de Françoise. Elle aime ses enfants, et elle voit venir

ment la vie. Son idéal, ne pas être Cathie ¹²² et wan-
ger. Une nature moyenne, qui pourrait faire une exal-
tée femme, selon le milieu. L'étude du milieu
sur une femme ni bonne ni mauvaise, qui a été
en de tristes exemples sous les yeux, mais prête par
sa nature à réagir et à travailler; un peu la
bête qui songe à la niche et à la pâtée. Des
faiblesses naturelles. Un être lancé au ~~hasard~~ hasard
et qui tombera pile ou face. - Comme hérédité,
la fille de sa mère, une seule dévotion, dure au travail,
elle finit par grossir comme & Fine. Un souvenir
très sympathique



Transcription des folios 158 à 161

Ébauche

[folio 158]

Le roman doit être ceci : montrer le milieu peuple, et expliquer par ce milieu les mœurs peuple ; comme quoi, à Paris, la saoulerie, la débandade de la famille, les coups, l'acceptation de toutes les hontes et de toutes les misères vient des conditions mêmes de l'existence ouvrière, des travaux durs, des promiscuités, des laisser-aller, etc.. En un mot, un tableau très exact de la vie du peuple avec ses ordures, sa vie lâchée, son langage grossier ; et ce tableau ayant comme dessous, - sans thèse cependant - le sol particulier dans lequel poussent toutes ces choses. Ne pas flatter l'ouvrier, et ne pas le noircir. Une réalité absolument exacte. Au bout, la morale se dégageant elle-même. Un bon ouvrier fera l'opposition, ou plutôt non ; ne pas tomber dans le Manuel. Un effroyable tableau qui portera sa morale en soi.

Ma Gervaise Macquart doit être l'héroïne. Je fais donc la femme du peuple, la femme de l'ouvrier. C'est son histoire que je conte. Son histoire est celle-ci. Elle s'est sauvée de Plassans à Paris avec son amant Lantier, dont elle a deux en [folio 159] fants, Claude et Etienne. Elle se sauve en 50. Elle a alors 22 ans. Claude a 8 ans et Etienne 4 ans. Lantier, un ouvrier tanneur l'abandonne trois mois après son arrivée à Paris, où elle a repris son état de blanchisseuse ; il se marie de son côté, sans doute. Elle se met avec Coupeau, un ouvrier zingueur qui l'épouse. Elle en a tout de suite une fille, Anna, en 51. Je la débarrasse de Claude, dès que celui-ci a 10 à 12 ans. Je ne lui laisse qu'Etienne et Anna. Au moment du récit, il faut qu'Anna ait au moins 14 ans, et Etienne 18 ans. Mon drame aura donc lieu vers 1865. Je raconterai auparavant la vie de Gervaise. Je pourrai prendre sans doute pour cadre la vie d'une femme du peuple, je prends Gervaise à Paris à 22 ans (en 1850) et je la conduis jusqu'en 1869 à 41 ans. Je la fais passer par toutes les crises et toutes les hontes imaginables. Enfin, je la tue, dans un drame.

J'aurai donc d'abord les phases d'existence qui suivent :

[folio 160] Arrivée à Paris en 1850. Abandonnée par Lantier. Restée seule avec deux enfants, l'un de huit ans, l'autre de quatre ans. La scène de l'abandon, les enfants, etc.

La rencontre de Coupeau quelque part de typique (Coupeau sait qu'elle était avec Lantier).

Le mariage (typique aussi). Le premier temps du ménage. Les premières raclées.

La réussite de Gervaise qui parvient à s'établir une petite boutique de blanchisseuse. A côté de son ancienne patronne. La jalousie de celle-ci, poussant à un dénouement tragique.

La vie dans la petite boutique. Coupeau ne faisant plus rien. Les ouvrières.

La réapparition de Lantier. Détails sur les tanneurs (quartier de la Bièvre). Vie extraordinaire de l'amant dans le ménage. Coupeau abruti, buvant. Lantier s'expliquant : "Les enfants sont à moi, n'est-ce pas ? je puis bien venir les embrasser". Ou mieux encore, c'est Coupeau qui l'amène. Un vieil ami. Alors, peu à peu les deux hommes se mettent à vivre sur Gervaise. Montrer [folio 161] celle-ci résistant, puis s'abandonnant peu à peu.

Alors la ruine lente de la petite boutique. Gervaise est obligée de se remettre chez les autres, après avoir perdu ses pratiques une à une. Coupeau va mettre le linge des autres au mont-de-piété, etc. Quand Gervaise travaille chez les autres, la misère sordide, les jours sans pain.

Là un drame pour finir. Je fais mourir Gervaise tragiquement, ou plutôt je la montre mourant à 41 ans, épuisée de travail et de misère.

Gervaise doit être une figure sympathique. Autrefois, à Plassans, sa mère la faisait boire de l'anisette, et elle a été grosse de Lantier à 14 ans. Expliquer ces commencements. Elle est de tempérament tendre et passionné, voilà pour la faute. Quant à l'ivrognerie, elle a bu, parce que sa mère buvait. Mais au fond, c'est une bête de somme dévouée comme sa mère. Elle est la reproduction exacte de Fine au moment de la conception (même plus tard je la fais grossir comme sa mère.) Elle est bancale,

Transcription des folios 120 à 122

[folio 120]

Gervaise, née en 1828, 22 ans en 1850, bancale de naissance, la cuisse droite déviée et amaigrie, reproduction héréditaire des brutalités que sa mère avait eues à endurer dans une heure de lutte et de soulerie furieuse, grande fille fluette, avec une jolie petite face ronde ; son infirmité est presque une grâce ; - a un enfant à quatorze ans, Claude, de Lantier, ouvrier tanneur à peine âgé de dix-huit ans ; quatre ans plus tard en a un autre enfant Etienne ; - se sauve à Paris dans les premiers jours de février avec son amant, en 1850 ; Claude a huit ans et Etienne quatre ans ; - est abandonnée par Lantier trois mois après son arrivée, dans les premiers jours de mai. A ce propos, voici l'histoire : ils sont descendus à la Villette, sur le boulevard extérieur, dans un hôtel, les deux amants et les deux enfants. Lantier, très gâté par sa mère, une maîtresse et digne femme, est venu à Paris, avec le petit héritage qu'elle lui a laissé, très peu de chose, dix-sept cents francs par exemple. Avec cela, il devait établir Gervaise, lui-même devait travailler, non pas de son état de tanneur, dont il a un peu honte, mais travailler à placer des produits du midi. Pourtant, ils sont restés à l'hôtel et ils ont tout mangé sans savoir à quoi ; après trois [folio 121] mois, le voyage, l'hôtel, les plaisirs ont mangé les dix-sept cents francs. Gervaise s'est tout de suite mis courageusement à la besogne. Elle fait tout ce qu'elle peut. Elle cherche de l'ouvrage. En attendant elle lave le linge de la famille. J'ouvre donc la scène un jour où elle est allée laver le linge, le jour même de l'abandon ; les enfants peuvent venir dire que "Papa" a emporté la malle, après avoir mis tout dedans. Lantier s'en va avec une ouvrière de madame Fauconnier, la grande Augustine, une belle fille, qui peut venir la narguer. "Est-ce que je sais où il est, votre homme" ou bien au contraire la tranquille impudeur, Oui, je l'ai pris après ? La bataille à coups de battoirs. Gervaise s'en va, pleurant, avec ses deux enfants, un dans chaque main. Ensuite, elle entrera chez madame Fauconnier. - Je fais donc de Gervaise une grande jeune femme de 22 ans, non pas si jolie, mais intéressante de figure. Je l'excuse d'avoir bu de l'anisette avec sa mère et de s'être livrée à Lantier à quatorze ans. Une bonne nature en somme, la reproduction de Fine. Elle aime ses enfants, et elle voit sérieuse

[folio 122]ment la vie. Son idéal, ne pas être battue et manger. Une nature moyenne, qui pourrait faire une excellente femme, selon le milieu. L'étude du milieu sur une femme ni bonne ni mauvaise, qui a déjà eu de tristes exemples sous les yeux, mais prête par sa nature à réagir et à travailler ; un peu la bête qui songe à la niche et à la pâtée. Des faiblesses naturelles. Un être lancé au hasard et qui tombera pile ou face. - Comme hérédité, la fille de sa mère, une mule dévouée, dure au travail ; elle finira par grossir comme Fine. En somme très sympathique.

EXTRAITS DE L'ASSOMMOIR D'ÉMILE ZOLA

Texte 3 : Gervaise par elle-même

Son visage, pourtant, gardait une douceur enfantine ; elle avançait ses mains potelées, en répétant qu'elle n'écraserait pas une mouche ; elle ne connaissait les coups que pour en avoir déjà joliment reçu dans sa vie. Alors, elle en vint à causer de sa jeunesse, à Plassans. Elle n'était point coureuse du tout ; les hommes l'ennuyaient ; quand Lantier l'avait prise, à quatorze ans, elle trouvait ça gentil parce qu'il se disait son mari et qu'elle croyait jouer au ménage. Son seul défaut, assurait-elle, était d'être très sensible, d'aimer tout le monde, de se passionner pour des gens qui lui faisaient ensuite mille misères. Ainsi, quand elle aimait un homme, elle ne songeait pas aux bêtises, elle rêvait uniquement de vivre toujours ensemble, très heureux. Et, comme Coupeau ricanait et lui parlait de ses deux enfants, qu'elle n'avait certainement pas mis couvrir sous le traversin, elle lui allongea des tapes sur les doigts, elle ajouta que, bien sûr, elle était bâtie sur le patron des autres femmes ; seulement, on avait tort de croire les femmes toujours acharnées après ça ; les femmes songeaient à leur ménage, se coupaient en quatre dans la maison, se couchaient trop lasses, le soir, pour ne pas dormir tout de suite. Elle, d'ailleurs, ressemblait à sa mère, une grosse travailleuse, morte à la peine, qui avait servi de bête de somme au père Macquart pendant plus de vingt ans. Elle était encore toute mince, tandis que sa mère avait des épaules à démolir les portes en passant ; mais ça n'empêchait pas, elle lui ressemblait par sa rage de s'attacher aux gens. Même, si elle boitait un peu, elle tenait ça de la pauvre femme, que le père Macquart rouait de coups. Cent fois, celle-ci lui avait raconté les nuits où le père, rentrant soûl, se montrait d'une galanterie si brutale, qu'il lui cassait les membres ; et sûrement, elle avait poussé une de ces nuits-là, avec sa jambe en retard.

"Oh ! ce n'est presque rien, ça ne se voit pas", dit Coupeau pour faire sa cour.

Elle hocha le menton ; elle savait bien que ça se voyait ; à quarante ans, elle se casserait en deux. Puis, doucement, avec un léger rire : "Vous avez un drôle de goût d'aimer une boiteuse."

Texte 8 : Gervaise vue par ses voisins

"Le quartier trouvait Gervaise bien gentille. Sans doute, on clabaudait sur son compte, mais il n'y avait qu'une voix pour lui reconnaître de grands yeux, une bouche pas plus longue que ça, avec des dents très blanches. Enfin, c'était une jolie blonde, et elle aurait pu se mettre parmi les plus belles, sans le malheur de sa jambe. Elle était

dans ses vingt-huit ans, elle avait engraisé. Ses traits fins s'empâtaient, ses gestes prenaient une lenteur heureuse. Maintenant, elle s'oubliait parfois sur le bord d'une chaise, le temps d'attendre son fer, avec un sourire vague, la face noyée d'une joie gourmande. Elle devenait gourmande ; ça, tout le monde le disait ; mais ce n'était pas un vilain défaut, au contraire. Quand on gagne de quoi se payer de fins morceaux, n'est-ce pas ? on serait bien bête de manger des pelures de pommes de terre. D'autant plus qu'elle travaillait toujours dur, se mettant en quatre pour ses pratiques, passant elle-même les nuits, les volets fermés, lorsque la besogne était pressée. Comme on disait dans le quartier, elle avait la veine ; tout lui prospérait. Elle blanchissait la maison, M. Madinier, Mlle Remanjou, les Boche ; elle enlevait même à son ancienne patronne, Mme Fauconnier, des dames de Paris logées rue du Faubourg-Poissonnière. Dès la seconde quinzaine, elle avait dû prendre deux ouvrières, Mme Putois et la grande Clémence, cette fille qui habitait autrefois au sixième ; ça lui faisait trois personnes chez elle, avec son apprentie, ce petit louchon d'Augustine, laide comme un derrière de pauvre homme. D'autres auraient pour sûr perdu la tête dans ce coup de fortune. Elle était bien pardonnable de fricoter un peu le lundi, après avoir trimé la semaine entière. D'ailleurs, il lui fallait ça ; elle serait restée gnangnan, à regarder les chemises se repasser toutes seules, si elle ne s'était pas collé un velours sur la poitrine, quelque chose de bon dont l'envie lui chatouillait le Jabot."

Texte 17 : La déchéance physique

Gervaise, maintenant, traînait ses savates, en se fichant du monde. On l'aurait appelée voleuse, dans la rue, qu'elle ne se serait pas retournée. Depuis un mois, elle ne travaillait plus chez Mme Fauconnier, qui avait dû la flanquer à la porte, pour éviter des disputes. En quelques semaines, elle était entrée chez huit blanchisseuses ; elle faisait deux ou trois jours dans chaque atelier, puis elle recevait son paquet, tellement elle cochonnait l'ouvrage, sans soin, malpropre, perdant la tête jusqu'à oublier son métier. Enfin, se sentant gâcheuse, elle venait de quitter le repassage, elle lavait à la journée, au lavoir de la rue Neuve ; patauger, se battre avec la crasse, redescendre dans ce que le métier a de rude et de facile, ça marchait encore, ça l'abaissait d'un cran sur la pente de sa dégringolade. Par exemple, le lavoir ne l'embellissait guère. Un vrai chien crotté, quand elle sortait de là-dedans, trempée, montrant sa chair bleuie. Avec ça, elle grossissait toujours, malgré ses danses devant le buffet vide, et sa jambe se tortillait si fort, qu'elle ne pouvait plus marcher près de quelqu'un, sans manquer de le jeter par terre, tant elle boitait.

Naturellement, lorsqu'on se décatit à ce point, tout l'orgueil de la femme s'en va. Gervaise avait mis sous elle ses anciennes fiertés, ses coquetteries, ses besoins de sentiments, de convenances et d'égards. On pouvait lui allonger des coups de soulier partout, devant et derrière, elle ne les sentait pas, elle devenait trop flasque et trop molle. Ainsi, Lantier l'avait complètement lâchée ; Il ne la pinçait même plus pour la forme ; et elle semblait ne s'être pas aperçue de cette fin d'une longue liaison, lentement traînée et dénouée dans une lassitude mutuelle. C'était, pour elle, une corvée de moins. Même les rapports de Lantier et de Virginie la laissaient parfaitement calme, tant elle avait une grosse indifférence pour toutes ces bêtises dont elle rageait si fort autrefois. Elle leur aurait tenu la chandelle, s'ils avaient voulu.

Texte 22 : Portrait de l'ombre

"Monsieur, écoutez donc..."

Et brusquement, elle aperçut son ombre par terre. Quand elle approchait d'un bec de gaz, l'ombre vague se ramassait et se précisait, une ombre énorme, trapue, grotesque tant elle était ronde. Cela s'étalait, le ventre, la gorge, les hanches, coulant et flottant ensemble. Elle louchait si fort de la jambe, que, sur le sol, l'ombre faisait la culbute à chaque pas ; un vrai guignol ! Puis, lorsqu'elle s'éloignait, le guignol grandissait, devenait géant, emplissait le boulevard, avec des révérences qui lui cassaient le nez contre les arbres et contre les maisons. Mon Dieu ! qu'elle était drôle et effrayante ! Jamais elle n'avait si bien compris son avachissement. Alors, elle ne put s'empêcher de regarder ça, attendant les becs de gaz, suivant des yeux le chahut de son ombre. Ah ! elle avait là une belle gaupe qui marchait à côté d'elle ! Quelle touche ! Ça devait attirer les hommes tout de suite. Et elle baissait la voix, elle n'osait plus que bégayer dans le dos des passants.

"Monsieur, écoutez donc..."

Texte 16 : L'eau-de-vie de l'Assommoir

Non, elle en avait assez. Elle hésitait pourtant. L'anisette lui barbouillait le cœur. Elle aurait plutôt pris quelque chose de raide pour se guérir l'estomac. Et elle jetait des regards obliques sur la machine à souler, derrière elle. Cette sacrée marmite, ronde comme un ventre de chaudronnière grasse, avec son nez qui s'allongeait et se tortillait, lui soufflait un frisson dans les épaules, une peur mêlée d'un désir. Oui, on aurait dit la fressure de métal d'une grande gueuse, de quelque sorcière qui lâchait goutte à goutte le feu de ses entrailles. Une jolie source de poison, une opération qu'on aurait dû enterrer dans une cave, tant elle était effrontée et abominable ! Mais ça n'empêchait pas, elle aurait voulu mettre son nez là-dedans, renifler l'odeur, goûter à la cochonnerie, quand même sa langue brûlée aurait dû en peler du coup comme une orange.

"Qu'est-ce que vous buvez donc là ? demanda-t-elle sournoisement aux hommes, l'œil allumé par la belle couleur d'or de leurs verres.

– Ça, ma vieille, répondit Coupeau, c'est le camphre du papa Colombe... Fais pas la bête, n'est-ce pas ? On va t'y faire goûter."

Et lorsqu'on lui eut apporté un verre de vitriol et que sa mâchoire se contracta, à la première gorgée, le zingueur reprit, en se tapant sur les cuisses :

"Hein ! ça te rabote le sifflet !... Avale d'une lampée. Chaque tournée retire un écu de six francs de la poche du médecin." Au deuxième verre, Gervaise ne sentit plus la faim qui la tourmentait. Maintenant, elle était raccommodée avec Coupeau, elle ne lui en voulait plus de son manque de parole. Ils iraient au Cirque une autre fois ; ce n'était pas si drôle, des faiseurs de tours qui galopaient sur des chevaux. Il ne pleuvait pas chez le père Colombe, et si la paie fondait dans le fil-en-quatre, on se la mettait sur le torse au moins, on la buvait limpide et luisante comme du bel or liquide. Ah ! elle envoyait joliment flûter le monde ! La vie ne lui offrait pas tant de plaisirs ; d'ailleurs, ça lui semblait une consolation d'être de moitié dans le nettoyage de la monnaie. Puisqu'elle était bien, pourquoi donc ne serait-elle pas restée ? On pouvait tirer le canon, elle n'aimait plus bouger, quand elle avait fait son tas. Elle mijotait dans une bonne chaleur, son corsage collé à son dos, envahie d'un bien-être qui lui engourdissait les membres. Elle rigolait toute seule, les coudes sur la table, les

yeux perdus, très amusée par deux clients, un gros mastoc et un nabot, à une table voisine, en train de s'embrasser comme du pain, tant ils étaient gris. Oui, elle riait à l'Assommoir, à la pleine lune du père Colombe, une vraie vessie de saindoux, aux consommateurs fumant leur brûle-gueule, criant et crachant, aux grandes flammes du gaz qui allumaient les glaces et les bouteilles de liqueur. L'odeur ne la gênait plus ; au contraire, elle avait des chatouilles dans le nez, elle trouvait que ça sentait bon ; ses paupières se fermaient un peu, tandis qu'elle respirait très court, sans étouffement, goûtant la jouissance du lent sommeil dont elle était prise. Puis, après son troisième petit verre, elle laissa tomber son menton sur ses mains, elle ne vit plus que Coupeau et les camarades ; et elle demeura nez à nez avec eux, tout près, les joues chauffées par leur haleine, regardant leurs barbes sales, comme si elle en avait compte les poils. Ils étaient très soûls, à cette heure. Mes-Bottes bavait, la pipe aux dents, de l'air muet et grave d'un bœuf assoupi. Bibi-la-Grillade racontait une histoire, la façon dont il vidait un litre d'un trait, en lui fichant un tel baiser à la régalaide, qu'on lui voyait le derrière. Cependant, Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, était allé chercher le tourniquet sur le comptoir et jouait des consommations avec Coupeau.

"Deux cents !... T'es rupin, tu amènes les gros numéros à tous coups."

La plume du tourniquet grinçait, l'image de la Fortune, une grande femme rouge, placée sous un verre, tournait et ne mettait plus au milieu qu'une tache ronde, pareille à une tache de vin.

"Trois cent cinquante !... T'as donc marché dedans, bougre de lascar ! Ah ! zut ! je ne joue plus !"

Et Gervaise s'intéressait au tourniquet. Elle soifait à tire-larigot, et appelait Mes-Bottes "mon fiston". Derrière elle, la machine à soûler fonctionnait toujours, avec son murmure de ruisseau souterrain ; et elle désespérait de l'arrêter, de l'épuiser, prise contre elle d'une colère sombre, ayant des envies de sauter sur le grand alambic comme sur une bête, pour le taper à coups de talon et lui crever le ventre. Tout se brouillait, elle voyait la machine remuer, elle se sentait prise par ses pattes de cuivre, pendant que le ruisseau coulait maintenant au travers de son corps.

Texte 10 : Première nuit chez Lantier

Il ne parlait plus, il restait souriant ; et, lentement, il la baisa sur l'oreille, ainsi qu'il la baisait autrefois pour la taquiner, et l'étourdir. Alors, elle fut sans force, elle sentit un grand bourdonnement, un grand frisson descendre dans sa chair. Pourtant, elle fit de nouveau un pas. Et elle dut reculer. Ce n'était pas possible, la dégoûtation était si grande, l'odeur devenait telle, qu'elle se serait elle-même mal conduite dans ses draps. Coupeau, comme sur de la plume, assommé par l'ivresse, cuvait sa bordée, les membres morts, la gueule de travers. Toute la rue aurait bien pu entrer embrasser sa femme, sans qu'un poil de son corps en remuât.

"Tant pis, bégayait-elle, c'est sa faute, je ne puis pas... Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! il me renvoie de mon lit, je n'ai plus de lit... Non, je ne puis pas, c'est sa faute."

Elle tremblait, elle perdait la tête. Et, pendant que Lantier la poussait dans la chambre, le visage de Nana apparut à la porte vitrée du cabinet, derrière un carreau. La petite venait de se réveiller et de se lever doucement, en chemise, pâle de sommeil. Elle regarda son

père roulé dans son vomissement ; puis, la figure collée contre la vitre, elle resta là, à attendre que le jupon de sa mère eût disparu chez l'autre homme, en face. Elle était toute grave. Elle avait de grands yeux d'enfant vicieuse, allumés d'une curiosité sensuelle.

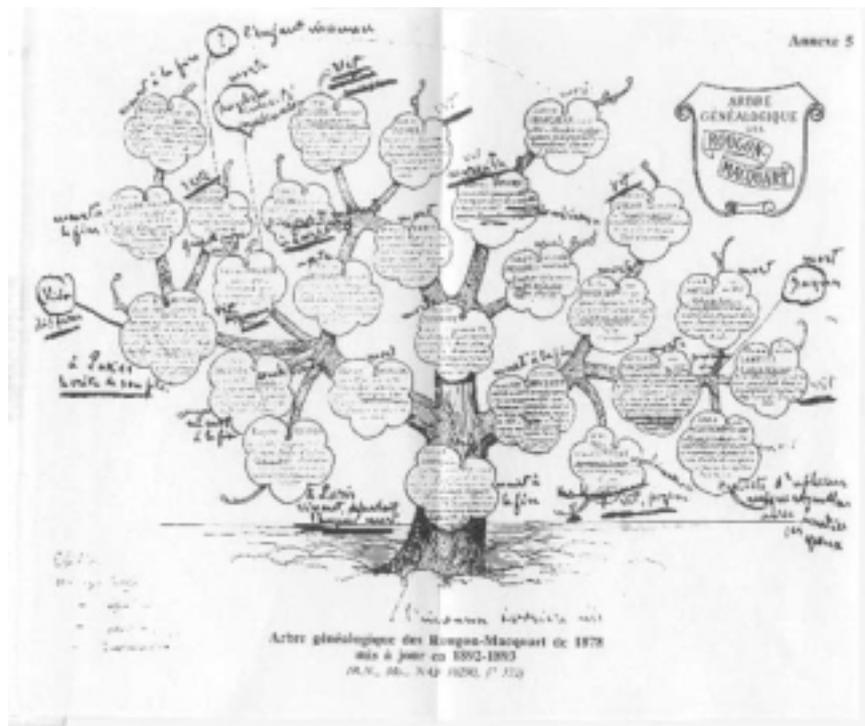
Texte 19 : La leçon de Nana

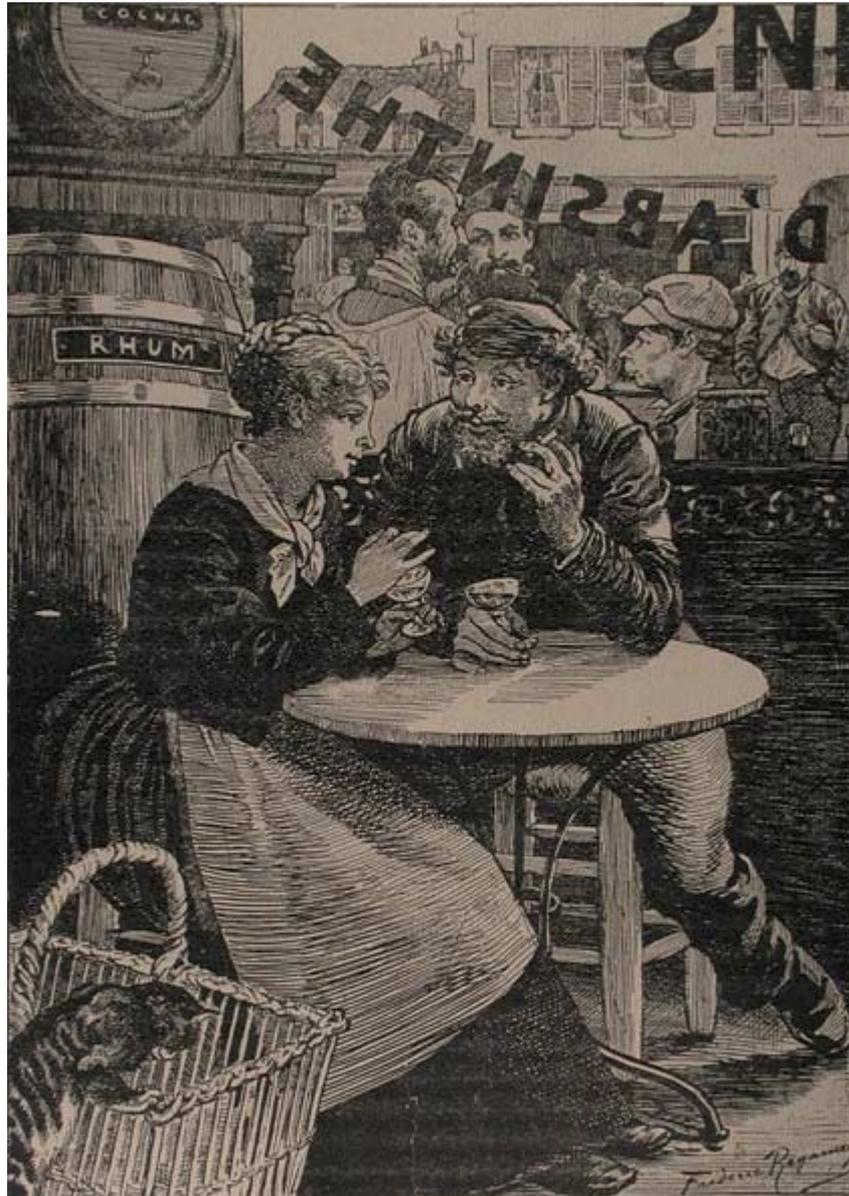
Un jour, Gervaise qui lui reprochait sa vie crûment et lui demandait si elle donnait dans les pantalons rouges, pour rentrer cassée à ce point, exécuta enfin sa menace en lui secouant sa main mouillée sur le corps. La petite, furieuse, se roula dans le drap, en criant : "En voilà assez, n'est-ce pas ? maman ! Ne causons pas des hommes, ça vaudra mieux. Tu as fait ce que tu as voulu, je fais ce que je veux.

– Comment ? comment ? bégaya la mère.

– Oui, je ne t'en ai jamais parlé, parce que ça ne me regardait pas ; mais tu ne te gênais guère, je t'ai vue assez souvent te promener en chemise, en bas, quand papa ronflait... Ça ne te plaît plus maintenant, mais ça plaît aux autres. Fiche-moi la paix, fallait pas me donner l'exemple !"

Gervaise resta toute pâle, les mains tremblantes, tournant sans savoir ce qu'elle faisait, pendant que Nana, aplatie sur sa gorge, serrant son oreiller entre ses bras, retombait dans l'engourdissement de son sommeil de plomb.





**Gervaise et Coupeau, ouvrier zingueur, mangeaient ensemble
une prune à l'Assommoir**

L'Assommoir.

Œuvres complètes illustrées d'Émile Zola, Paris, 1906



Gervaise comptant le linge.

"Nous disions quatorze chemises de femme, n'est-ce pas, madame Bijard ?..."

L'Assommoir.

Œuvres complètes illustrées d'Émile Zola, Paris, 1906

